

Δεύτερο Μάθημα

I. Ανί, πρώην πρωτεύουσα της Αρμενίας – Πηγή :

<https://annetterossi.wordpress.com/tag/nikolai-marr/>

La face survivante de l'église Saint-Sauveur se trouve au milieu de débris : morceau de murs et pierres sculptées. Ce vaste édifice, construit pour accueillir un fragment de la Vraie Croix rapporté par le prince Aboulgharib Pahlavouni de Constantinople, fut complété vers l'an 1035. À la fin du XIXe siècle, l'église était encore intacte, mais dans un état délabré. En 1957, la moitié de l'église s'effondra frappée par la foudre. Le bruit des pierres qui tombèrent fut entendu dans le petit village kurde qui se trouve en dehors des murailles. Sévèrement secoués pendant le tremblement de terre de 1988, les vestiges sont en danger d'écroulement.



II. Η αρμενική Κιλικία, το τελευταίο αρμενικό κράτος

A. Yilankale - Πηγή: <http://www.wikiwand.com/tr/Y%C4%B1lankale>



B. Yılan - Levon Kale – πηγή:

<http://www.kulturelmirasikorumama.org/www.kulturelmirasikorumama.org/envanter/yilan--levon-kale>

Yukarı Çukurova’da, Kilikya Ermeni Krallığı’nın başkenti Sis/Kozan’a yakın, günümüzde Dilekkaya adını almış olan mahallenin yanı başında, antik Anavarza kentinin doğu yamacında yükselen kayalıkta konumlanmış olan bir Orta Çağ kalesidir. Kilikya Ermeni yönetiminin başına geçen I. Toros (1100-1129), Feke (Vahga) kalesinden sonra, Gough’a göre 1100’de, genel kabule göreyse 1110’lara doğru, Bizanslılar idaresindeki antik Anavarza Kenti’ni ele geçirmiş; kenti ve kaleyi güçlendirdikten sonra burayı Prensliğin ikinci merkezi haline getirmiştir. Prens I. Toros kalede ve çevresinde yoğun imar faaliyetlerinde bulunmuş, surlarını güçlendirmiş, yeni yapılar yaptırmıştır. Özellikle 1114’teki yıkıcı deprem sonrasında, prensin

Anavarza Kalesi’ni yeniden inşa ettirmek zorunda kaldığı bilinmektedir (Harutyunyan, 1992, 360; Haçer, 2016, 293).

Anavarza Kalesi, 1137 yılına kadar Rupinyan Baronluk merkezi olarak kalmış; ancak birkaç kez Bizanslılar ve Ermeniler arasında el değiştirmiştir. Anavarza’daki Ermeni yönetim merkezi, 1173’e kadar varlığını sürdürmüş, krallığa dönüşmeden önce ve krallığın yıkılmasına kadar olan süreçte başkent olan Sis Kalesi’ne (kimi kaynaklarda 1180-1190 arasında) taşınmıştır.

Anavarza Kalesi, büyüklüğü, topoğrafik ve stratejik konumu itibarıyla Orta Çağ’ın güçlü askeri mimarileri arasında özel bir öneme sahiptir. Anavarza, gerek Kilikya tarihindeki siyasi rolü, gerek Ermeni kültürel mirasının izlerini taşıması açısından Sis’ten sonra, kalesi ve kenti ile birlikte Ovalık Kilikya’nın ikinci büyük kenti olmuştur. Kilikya Ermeni Krallığı 1375’te yıkılıp Ermenilerin Anadolu’daki son siyasi varlığı ortadan kalkınca, Anavarza Kalesi 15. yy boyunca Memlûk Devleti’nin bir garnizonu olarak kullanılmıştır (Haçer, 2016, 281-312).

+ Kültürel Mirası Koruma Derneği – Hakkımızda



Kültürel Mirası Koruma Derneği

Association for the Protection of Cultural Heritage

2014 yılında kurulan Kültürel Mirası Koruma Derneği (KMKD), Anadolu’da yaşamış tüm toplumların yaratmış oldukları kültürel varlıkların Türkiye’nin zenginliği ve bütün insanlığın mirası olduğu anlayışı ile faaliyetlerini sürdürür. Bu coğrafyadaki bütün anıtların ve eserlerin, gelecek nesiller için korunmasının ortak sorumluluğumuz olduğuna inanır. KMKD, kültürel mirasın değerini anlamak için gerekli olan bilgi, yetenek ve uzmanlığın gelişmesini ve korunması için gereken önlemlerin alınmasını hedefler. Halkın katılımı, öğrenme ve eğitim, koruma projeleri etrafında eğitim içerikleri geliştirme, kültürel mirasın yorumlanması ve tarihi alanların yönetimi konusunda çalışmalar yapar. Yok olma tehlikesi ile karşı karşıya kalan yapıları belgeler, risk analizi raporlarını hazırlar ve bu yapıların sürdürülebilir korunmaları için faaliyet yürütür. KMKD, kültürel mirası gelecek kuşaklara aktarmak için yerel ve ulusal düzeyde farkındalık yaratmayı amaçlayarak, bu alanda yetkili kişileri daha nitelikli ve kapsamlı çalışmalar yapmaya davet eder.

III. Ο Τελευταίος Αρμένιος βασιλεύς - Πηγή :
<https://www.tourisme93.com/basilique/leon-vi-de-lusignan-roi-armenie.html>

Léon VI de Lusignan, roi d'Arménie (1393)

Léon VI (ou V selon les historiens) de Lusignan, roi d'Arménie † 1393, roi de la petite Arménie de 1374 à 1375.

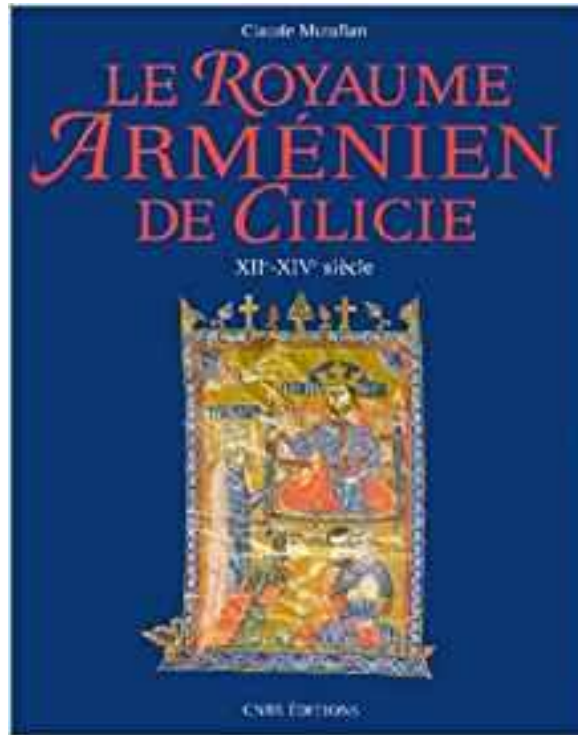
Le dernier roi de la petite Arménie, contraint à l'exil, trouva refuge auprès de Charles V, puis de Charles VI. Ce dernier lui rendit hommage en lui élevant un tombeau dans l'église des Célestins à Paris.

Selon la tradition orientale, le gisant tient dans la main gauche une paire de gants, signe distinctif des grands personnages. Dans la tradition française, c'est la main de justice qui est la marque de la souveraineté de la personnalité représentée sur l'œuvre funéraire.



Gisant de Léon VI de Lusignan, roi d'Arménie. © Patrick Cadet - Centre des monuments nationaux.

IV. Le Royaume Arménien de Cilicie, XIIe-XIVe siècle



https://www.clio.fr/bibliotheque/les_armeniens_en_cilicie_vingt_siecles_de_presence_de_ux_siecles_de_royaute.asp

Les Arméniens en Cilicie : vingt siècles de présence, deux siècles de royauté

Alors que dans le monde classique la Cilicie n'était qu'une région parmi d'autres, au mieux une province, la composante arménienne s'est traduite par la création d'un État indépendant. De 1080 à 1375, cet État constitua une pièce essentielle sur l'échiquier levantin et joua un rôle important entre les mondes franc et byzantin d'un côté, islamique et mongol de l'autre. Claude Mutafian, auteur de La Cilicie au carrefour des empires (Paris, 1988), nous explique comment, après cet « âge d'argent », les Arméniens de Cilicie durent supporter les invasions mamelouks et la présence ottomane, avant d'être pris dans le tourbillon des conflits internationaux, dont bien peu réchappèrent.

Colonisation, émigration, implantation

Les débuts de la présence arménienne en Cilicie remontent probablement au milieu du Ier siècle av. J.-C., à l'époque où, profitant du vide laissé par la chute des Séleucides, le roi d'Arménie Tigrane le Grand conquiert la Syrie du Nord, avec Antioche et Damas, et toute la plaine cilicienne. On sait que son expansion s'accompagnait généralement de déplacements de populations, ce qui laisse supposer que, durant la brève occupation de cette région, des colons arméniens s'y installèrent, constituant un noyau d'où seraient issus les Arméniens dont la présence est attestée au cours des siècles postérieurs. Citons parmi ceux-ci, au IIIe siècle, le martyr chrétien

Polyeucte à Mélitène et le célèbre rhéteur Prohæresios à Antioche. Un peu plus tard, au Ve siècle, Jean Chrysostome en exil à Cocusos, dans les marches septentrionales de la Cilicie, évoque dans sa correspondance l'importance de l'élément arménien dans la région, qui constituait la province romaine *Armenia II*.

Après la conquête arabe de l'Arménie au VIIe siècle, les sources syriennes comme Denys de Tell Mahré, Bar Chalabi ou le patriarche Michel le Grand mentionnent de fréquentes vagues d'émigration arménienne vers ces mêmes régions. À cette époque, la politique byzantine consistait à utiliser la réputation guerrière des Arméniens de l'Empire en les déplaçant vers les frontières, en particulier la frontière arabe qui, durant plusieurs siècles, suivit une ligne oblique depuis la mer Noire, près de Trébizonde, jusqu'à la Méditerranée, au niveau du fleuve Lamos qui coupait en deux la Cilicie. Il en résulta un accroissement conséquent de l'élément arménien en Cilicie et en Cappadoce, qui s'accéléra à partir du Xe siècle pour deux raisons : d'une part la pression turque sur la Grande Arménie provoqua de nouvelles vagues d'émigration, d'autre part la reconquête byzantine de la Cilicie et de l'Antiochène attira dans ces provinces de nombreuses dynasties en exil. Ce mouvement était délibérément encouragé par les autorités impériales qui, au XIe siècle, installèrent dans des fiefs cappadociens les souverains arméniens après avoir annexé leurs royaumes.

Enfin, à la suite de la prise d'Ani en 1064, l'occupation par les Turcs seldjoukides de toute la Grande Arménie acheva de faire des Arméniens la population dominante dans cet angle nord-est de la Méditerranée, qui échappait au contrôle effectif de Byzance à la suite de la conquête turque de l'Anatolie centrale.

Les Croisés, des alliés temporaires contre les Grecs et les Turcs

C'est en 1097 que la première croisade parvint aux frontières de la Cappadoce. Selon le récit de l'un des participants, on entra alors dans « le pays des Arméniens » : un constat démographique sans ambiguïté. Alors commença un subtil jeu diplomatique entre les ambitieux seigneurs francs de cette croisade d'un côté et, de l'autre, les non moins ambitieuses dynasties arméniennes installées en Cilicie et plus à l'est, jusqu'à l'Euphrate, autour de Mélitène, Marache, Édesse... La convergence d'intérêts – en théorie au moins – et la commune hostilité envers les Grecs et les Turcs expliquent une connivence que reflète, entre autres, l'impressionnante liste des liens matrimoniaux. Bornons-nous à citer les deux premiers comtes d'Édesse, devenus rois de Jérusalem, qui épousèrent des princesses arméniennes.

L'épouse de Baudouin II lui donna quatre filles dont l'une, la fameuse reine Mélisende, lui succéda sur le trône de Jérusalem pendant que ses sœurs épousaient les dirigeants de deux des trois autres États latins du Levant, le comté de Tripoli et la principauté d'Antioche. C'est pourtant ce même Baudouin II qui fut le principal fossoyeur des dynasties arméniennes de la région euphratienne. L'alliance arméno-franque avait d'évidentes limites naturelles dues à la rivalité pour le contrôle de la région, et les conflits de voisinage n'étaient pas rares.

Léon Ier, roi de Cilicie

À partir de 1120 environ, la Cilicie portait seule tous les espoirs arméniens. Formellement sous suzeraineté grecque, elle était convoitée par les princes normands d'Antioche. Le facteur arménien était essentiellement représenté par trois dynasties : les Pahlavouni « fournirent » tous les *catholicos* – patriarches suprêmes de l'Église autocéphale arménienne – du XIIe siècle ; les Héthoumides, foncièrement hellénophiles comme les Pahlavouni, attendaient leur heure

pendant que les Roubénides, plus indépendants, étendaient leur pouvoir grâce à un efficace jeu diplomatique entre Grecs, Latins, Turcs et Arabes. Malgré l'absence de structure étatique centralisée, ce XIIe siècle marqua un sommet de la culture arménienne, dont il reste l'« âge d'argent » comme le Ve siècle avait été l'« âge d'or ». En ce domaine, les deux personnalités les plus marquantes ont été le catholicos Nersès Chnorhali et l'archevêque de Tarse Nersès de Lambron, de père héthoumide et de mère pahlavouni.

Dans le registre politique, les princes roubénides ne furent pas moins remarquables : la diplomatie à la fois flexible et efficace de Thoros II ou de Mleh, pour ne pas les citer tous, s'avéra payante, et à l'époque de la prise de Jérusalem par Saladin en 1187, les Francs comme les Grecs avaient renoncé à toute prétention sur la Cilicie. La troisième croisade, consécutive à la chute de la Ville sainte, fournit une occasion de reconnaissance internationale que le prince Léon II exploita habilement : profitant du passage par la Cilicie de l'armée allemande commandée par l'empereur Frédéric Barberousse en 1190, il obtint la promesse d'une couronne royale octroyée par le Saint Empire. Elle fut concrétisée quelques années plus tard : après avoir couronné à Chypre le prince franc Amaury de Lusignan en 1197, l'empereur allemand passa en Cilicie et, le 6 janvier 1198, à Tarse, Léon II devint le roi Léon Ier. Quelques années plus tard, son remariage avec la fille d'Amaury inaugura une longue série de liens matrimoniaux entre la famille royale arménienne et les Lusignan poitevins, installés sur le trône de Chypre. [...]

Claude Mutafian, maître de conférences Paris 13, juin 2002, Copyright Clio 2019 - Tous droits réservés

V. **Ίδρυση του των Αρμενίων Πατριαρχείου εν τη Κων/πόλει – πηγή :**
<http://turksandarmerians.marmara.edu.tr/en/the-foundation-and-status-of-the-istanbul-armenian-patriarchate/>

The Foundation and Status of the Istanbul Armenian Patriarchate

[Asst. Prof. Dr. Ramazan Erhan Güllü](#)

Mehmet the Conqueror, after the conquest of Istanbul, asked the Greeks living in the city to choose a patriarch within their religious traditions and he approved Georgios Kurtesis Scholarius who was chosen as the new patriarch to be appointed with the title “Gennadios.” The sultan, who declared an edict about the administration of the patriarchate, stated that Gennadios had all the rights that the previous patriarch had, Orthodox people living within the Ottoman borders were under the responsibility of the patriarch henceforth, religious cases would continue to be tried in the Patriarchate Spiritual Assembly just as they were before, and that these right that they owned were under his support and guarantee (Shaw, 2004, p. 85).



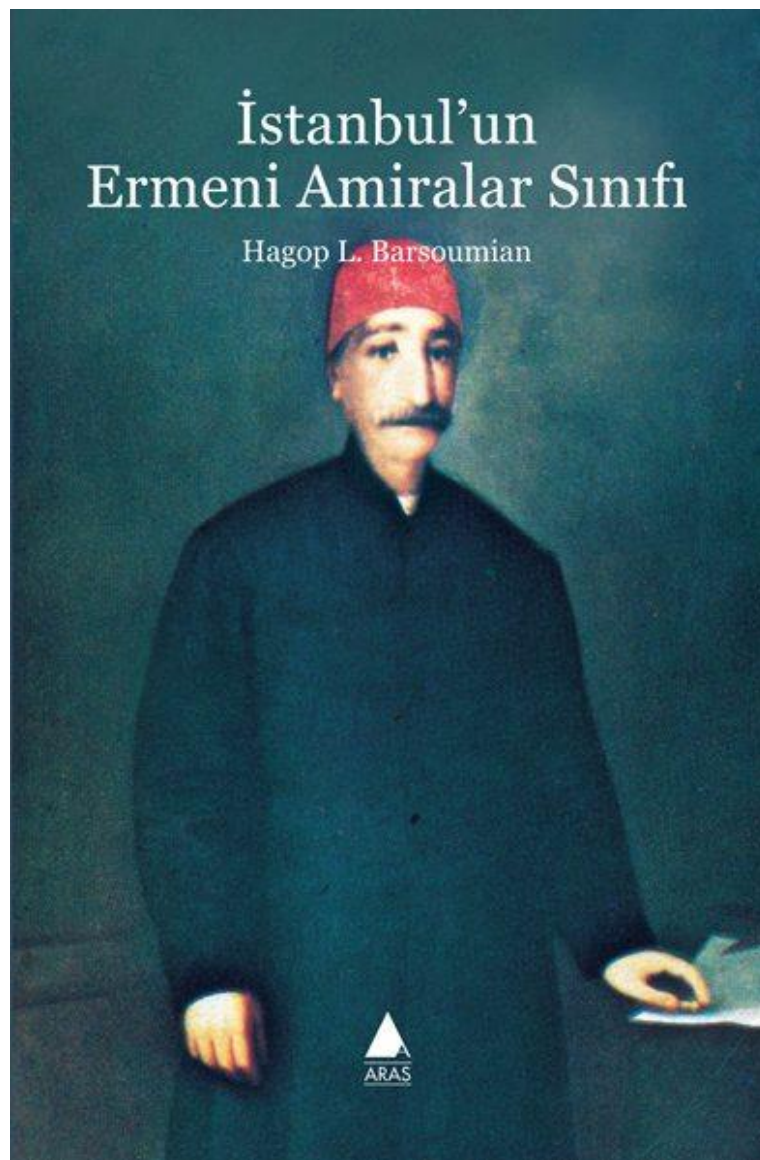
Bursa Armenians Chief-episcopos Hovagim, brought to Istanbul from Bursa by Mehmet the Conqueror in 1461

The Conqueror created a similar structure for Armenians, as well, after the Greeks. When Istanbul was conquered, Armenians also had a religious center in Istanbul. However, it is not certain if this was in the form of a patriarchate like the Greeks or not. For this reason, the developments about the foundation and development of the Armenian Patriarchate were different from those of the Greek Patriarchate. Actually, Mehmet the Conqueror established the Armenian religious center in Istanbul as an episcopoship (religious authority of the city or the region of its location only) and this institution was raised to the status of patriarchate in later years. According to the narration often repeated and generally accepted regarding how and when the Istanbul Armenian Patriarchate was established, the establishment coming with the conquest of Istanbul took place as follows: “When Mehmet the Conqueror was in Bursa before the conquest of Istanbul, he showed an intimacy and love for the Armenian people and Hovagim who was the spiritual leader of them there. When the Conqueror was talking with Hovagim one day, Hovagim prayed that “May God make your kingdom higher than the other kingdoms” and the Conqueror responded a promise which was “If I achieve to conquer Istanbul, I will take you and Armenian leaders to Istanbul and I will make you the leader of them.” The Conqueror who came to Bursa a few years after the conquest of Istanbul in 1453 remembered his promise and he brought many Armenian families and Episcopos Hovagim

from Bursa to Istanbul. In this same period, he brought Armenian groups from other regions to Istanbul and placed them in the capital. After the placement of these Armenians in different parts of the city (1461), the Conqueror, with an edict, declared Episcopos Hovagim as the leader of Armenians, the patriarch. Hovagim was given the authority of ruling over all Armenians in Anatolia and Rumelia. The patriarchate also maintained its existence after this date.” (Çarkçıyan, 2006, p. 21-25; Küçük, 2009, p. 152). [...]

VI. Η Κοινωνική Τάξη των Αρμενίων αμιράδων - :

<https://armenianweekly.com/2014/01/16/amiras/>



Cover of the Turkish translation of The Armenian Amira Class of Istanbul

ISTANBUL, Turkey (A.W.)—On Dec. 25, 2013, Istanbul’s Aras Publishing published the Turkish translation of Hagop L. Barsoumian’s *The Armenian Amira Class of Istanbul* (*İstanbul’un Ermeni Amiralar Sınıfı*, in Turkish). Human rights activist Ayse Gunaysu, who is also a professional translator and a columnist for the Armenian Weekly, edited the book and prepared it for publication.

Originally published by the American University of Armenia (AUA) in 2007, *The Armenian Amira Class of Istanbul* was Barsoumian’s 1980 doctoral dissertation at Columbia University. The book opens with a heartfelt tribute to the author by his wife, Anais, who brought about the publication 21 years after Hagop Barsoumian’s disappearance during the Lebanese civil war in 1986.

Khachig Tololyan, professor of English and chair of the English department at Wesleyan University, and a longtime friend of the author, notes in the preface, “At the time of its completion around 1979 it was, as it remains now, the most thorough study of the Armenian *amiras* of the Ottoman Empire.”

The Armenian Amira Class of Istanbul provides the story of the powerful elite group known as the *amiras*, tracing their rise, dominance, and, ultimately, decline. Barsoumian’s research also draws the genealogical connections between these elite families, and the role these relationships played in maintaining power.

“No one has done this for the *amiras* with anything remotely approaching Barsoumian’s thoroughness. His grasp of these connections of descent and marriage enables him to write confidently about the ways in which a dominant elite constructed and sustained itself,” writes Tololyan.

Born in Aleppo in 1936 to *Ayntabtsi* parents and genocide survivors, Barsoumian attended the Karen Jeppe *Jemaran*. In 1960, he settled in the San Francisco, Calif. He attended San Francisco State College, where he earned a B.S. (1964), followed by an M.A. (1969) in international trade, focusing on the European common market. In 1972, he relocated to New York. In 1975, he earned another M.A. in Middle East history from New York University and, five years later, earned his Ph.D. from Columbia University in Ottoman history. Barsoumian then moved to Beirut, where he taught history and Middle East politics at Haigazian University. On Jan. 31, 1986, he was kidnapped, and was not seen again.